

« Le sentiment du corps dans les cultures et leurs natures »

Équipe interne de recherche du Laboratoire d'anthropologie sociale

Responsable : Margarita Xanthakou

*Synthèse 2009-2010*

Avec le texte qui suit, j'essaie de restituer *l'essentiel* des exposés présentés cette année, mais aussi des questions et des discussions qui les ont suivis – pour celles-ci, en insistant souvent sur le propos des « discutants ». Mais, d'une part, l'accent porte sur ce que chaque intervention comporte de plus directement lié à notre argumentaire établi fin 2008. Et d'autre part, ce condensé n'est pas chronologique : j'ai rassemblé les différents abrégés en un petit nombre de catégories, selon des thèmes communs qui permettraient de les rapprocher.

\* \* \*

Le rapprochement dans une première catégorie des trois exposés ci-dessous ne semblera trop sollicité que si l'on oublie ceci : *l'idéal* biologique et les autres peuvent, *doivent* être comparés – c'est la meilleure façon d'en discerner les *distinctions pertinentes*. On groupera donc d'abord l'intervention de Corinne Fortier, sur les nouvelles techniques de procréation, avec celles de Tassadit Yacine et de Carine Plancke. Ces deux dernières ont en commun d'examiner les tenants et aboutissants de modes de reproduction du corps et du genre qui, justement, relèvent de ces autres registres socioculturels.

**Corinne Fortier**, dans l'exposé « Corps, sexualité et genre dans les procréations médicalement assistées » (19/03/2010, discutante Michèle Fiéloux), évoque ses enquêtes au sein d'un Centre médical public parisien d'aide à la procréation : entretiens avec des gynécologues, des généticiens, des psychologues, mais aussi des couples demandeurs, ainsi que des donneurs et donneuses de gamètes. Selon Corinne, et contrairement aux idées reçues, la *sexualité* est présente dans ce type de procréation (PMA), même sans acte sexuel proprement dit ; à cet égard, une telle modalité de la « *fabrique des corps* » n'apparaît pas substantiellement différente des autres. Et il faut, comme ailleurs, tenir compte de la *distinction de sexe des donneurs de gamètes*. Sur ces deux points, voici des faits probants. Bien des hommes préfèrent recourir, plutôt qu'à l'adoption, à l'insémination avec donneur (IAD) pour oblitérer leur propre stérilité : on peut de la sorte les croire auteurs de la grossesse de leur épouse. Mais il y a des femmes qui pensent – en raison d'un idéal de fidélité – que le sperme « étranger » du donneur prend la place de celui de leur mari et craignent, du coup, d'être un jour rejetées par lui (angoisse d'adultère, voire d'inceste). Symétriquement, des épouses d'éventuels donneurs de sperme font de leur consentement la condition *sine qua non* à ce don. En revanche, les hommes sont moins sensibles au don d'ovocyte de leur femme. Par ailleurs, l'IAD rate assez souvent, si bien que l'infertilité du mari est endossée par sa conjointe, qui tend à se voir stérile suite à ces échecs successifs. Tout cela ramène à l'idée traditionnelle : le sperme apparaît moteur (et on le voit), la femme n'est qu'un réceptacle (et l'ovocyte, lui, n'est pas visible). Somme toute, même dans ces conditions, pour les hommes, le pouvoir d'engendrer demeure socialement, idéellement et intimement décisif.

### **L'exposé a suscité de nombreuses questions et des éléments de discussion.**

– Passionnant : tu tentes l'inédit – au lieu de désexualiser ces pratiques, tu fais « rentrer le sexe par la fenêtre ». Certes, chez nous, le donneur ou la donneuse sont à la fois réels et invisibles car anonymes. Mais, aux États-Unis, on peut les connaître. Il existe même des catalogues pour les choisir ! Ailleurs qu'en France après l'interdiction, la donneuse d'ovocyte choisie par la demandeuse peut être sa sœur ou sa mère, d'où les résonances éventuelles de fantasmes œdipiens, et côté femme, l'« injection » de sperme étranger renvoie à une angoisse d'adultère, voire d'inceste, comme Corinne l'explique bien dans ses travaux. Mais côté homme ?

– Adopter ici l'angle du genre est une très bonne méthode. D'autre part, une femme inséminée avec le sperme de son beau-père « couche » avec ce dernier... ou presque. C'est un quasi-inceste. Cependant, vouloir « offrir une grossesse à [sa] femme » n'est pas forcément masquer un autre désir, du genre : « Je veux ainsi cacher ma stérilité ! »

– Pour le bien des enfants nés de PMA, qui pourraient apprendre que leur père n'est pas leur géniteur, on doit leur dire un jour qu'ils ne sont pas non plus issus d'un adultère. Mais quand ?

– Au cours des débats actuels sur ces questions, se fait jour la volonté d'inculquer aux enfants l'idée que le vrai père est celui qui les a élevés. En ce sens, certains donneurs de sperme affirment que si leur anonymat était levé, ils seraient submergés par les sollicitations de ceux et celles voulant connaître leur géniteur. (Autre chose, ce cas étonnant : après plusieurs échecs de PMA subis par une jeune femme, le procédé aboutit ; celle-ci se trouve enfin enceinte... et elle avorte ! Comme si elle avait seulement voulu vérifier son aptitude à procréer !)

– Certaine femme se « fait faire » un enfant par un ami de son mari et d'elle. Les conjoints, devant notaire, font préciser que l'enfant sera celui du père social. Résultat : jamais l'enfant n'aura le *droit* de réclamer un test de paternité génétique. Du reste, puisque l'aspect génétique semble se faire tellement important, pourquoi des enfants ne demandent-ils pas que leur géniteur devienne leur père social ?

– Toutes ces questions sont fort importantes, car aujourd'hui se manifestent de dangereuses réductions du social au biologique, dont on devine vers quoi elles pourraient mener...

– Quoi qu'il en soit, il est toujours grave de confondre père biologique et père social.

### **Voici les principales réponses et précisions données par Corinne.**

La sexualité qui fait retour : par exemple, il arrive, aux États-Unis, qu'un homme (sous influence fantasmatique !) choisisse sur catalogue une grande donneuse blonde aux yeux bleus, alors que son épouse est petite et brune... L'anonymat du don doit être préservé : quand il s'agira de donneurs identifiables, les idées d'adultère seront d'autant plus marquées que ces fantasmes se dessinent *déjà* lorsque seuls des gamètes de provenance inconnue sont en jeu... Par ailleurs, notons que tout cela ne modifie en rien la filiation et la parenté légales. Mais, comme le disent beaucoup de « psys », on doit informer les enfants issus de ce qui n'est pourtant qu'un nouveau mode de procréation, de « *fabrique des corps* », les avertir, donc assez tôt, en particulier lorsqu'ils commencent à s'intéresser à ces sujets...

**Tassadit Yacine**, maintenant. Sur son terrain, *le corps n'est nommé que sous forme sexuée*, nous apprend-elle avec « Le corps : discours et représentation dans la poésie berbère » (02/04/2010, discutante Nicole Belmont). Le masculin constitue le modèle humain achevé ; *il s'agit de tout mettre en œuvre pour « fabriquer » symboliquement des mâles*, d'autant qu'on craint leur « féminisation » (menaçant surtout les fils de veuves). Pour ce faire, les rituels consacrés aux garçons sont bien plus nombreux (circoncision, première coupe de cheveux, etc.) que ceux qui reviennent aux filles. Au demeurant, le mythe d'origine kabyle confère une place insigne à la femme : la « Mère de monde » donna vie à tout l'univers ; mais, en raison des fautes ou des errements, divers selon les versions, soit de cette sorte de démiurge, soit de « la première femme », les hommes vont « se trouver dans l'obligation » de dominer l'autre genre (air connu). Mais le système n'est pas vraiment clos. Les femmes vont « renverser l'ordre » moyennant des armes que leur offre le groupe. Les hommes sont là pour faire la guerre, défendre la terre et leurs filles, sœurs, mères, épouses – mais s'ils tombent amoureux ? Comment gérer leur libido ? Il échoit aux femmes de formuler de petits poèmes spéciaux (parfois osés), *où elles disent ce que les hommes ne peuvent pas dire*, et qui sont tout différents de la grande poésie épique et religieuse, laquelle, masculine, ignore les sentiments. Le lyrisme féminin, *en métaphorisant le corps*, énonce ce qu'il est interdit de nommer (ainsi les défaillances des mâles : l'impuissance...). *Par là même, les dominées semblent devenir, au moins sur ce registre, les maîtresses du jeu : elles sont mandatées pour signifier les affects des hommes, que ceux-ci ne peuvent pas exprimer, et le groupe ne saurait durer sans de pareils détours.*

#### **Ci-dessous, en bref, les interrogations et commentaires qui ont suivi l'intervention de Tassadit :**

– Sur les mythes où les femmes, détentrices du pouvoir dans les commencements, en firent un usage aberrant ou inconvenant : ils justifient bien sûr que les hommes aient dû le leur confisquer pour instaurer l'ordre ; mais celui-ci se révèle intenable (Lévi-Strauss, dans « La Geste d'Asdiwal », montre à quel point il l'est, poussé aux extrêmes)... Le système décrit ici se confronte à une sorte d'antisystème symbolique qui, en effet, n'est pas totalement fermé, mais il y a des bornes (la poésie féminine est collective, anonyme, indifférenciée). Quant aux métaphores qui évoquent l'« indicible », pensons à la poésie savante de la Renaissance (« Le blason du corps féminin »), ou à Mistral, à Gounod – mais aussi à certains récits populaires satiriques français de tradition orale. Enfin, on remarquera que le poème permet de « casser » la rigidité du mythe : poétique et mythologie sont antagoniques.

– En Crète, on prétend que la veuve a des rapports intimes avec l'« idiot du village »...

– En Kabylie, les veuves sont mal vues. Si elles n'ont pas d'enfants, elles doivent se remarier au plus vite...

– Y a-t-il des enlèvements de jeunes filles ? Des fugues ?

– Toute femme peut-elle dire n'importe quelle poésie ?

– Dans cette société à vendetta, existe-t-il des « chants de vengeance » ?

– Tout change ; quelles sont les nouveautés, les innovations notoires ?

– Les résistances au changement sont-elles imputables au durcissement d'un islam qui devient plus rigoriste ?

– Y a-t-il, comme au Maroc, des « familles saintes » – descendant d'un « saint » – qui doivent seulement prier et n'ont le droit ni de chanter ni de danser ?

– Dit-on des chants anti-Arabs, anti-chrétiens (ou spécialement anti-Français), anti-juifs ?

### À tout cela, Tassadit a répondu comme suit.

Fugues « stratégiques » : si le fugueur déflore la jeune fugueuse, on devra marier bien vite les amoureux ! Bon, toute femme ne chante pas n'importe quoi ; certaines vieilles ne veulent dire certaines choses, mais il est des femmes douées qui apprennent à d'autres à « improviser » d'habiles réparties. Quant aux chants de vendetta, ils se sont éteints avec la colonisation/pacification. De la modernisation, il y en a, bien sûr, avec des changements contradictoires : telle ou telle chanteuse va au bourg se produire dans une salle louée comme discothèque, avec sono, etc., mais, par la suite, il lui sera plutôt délicat de chanter dans son village, à cause, notamment, de l'islam rigoriste qui « durcit » ces temps-ci les islams périphériques... À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, il existait du discours anti-juif ; et anti-Noir ! – seulement dans les mythes, toutefois. Enfin, pour l'essentiel, les hommes entendent les femmes, mais c'est comme si ces dernières se parlaient entre elles en verbalisant du presque non-conscient. Et certaines fautes mythiques des mères « originelles » révélaient une *non-maîtrise du corps* (i.e. des pets) dont le contrôle fut ensuite imposé ; cela étant, *les femmes peuvent, en mimant de grosses verges, se moquer des hommes* – et ceux-ci peuvent se mettre à danser jusqu'à en tomber par terre, *déguisés en femmes*... Précisons pour finir qu'aujourd'hui, on tend sur place à disqualifier comme désuet tout ce qui vient d'être évoqué.

« Le maternel et le sexué dans la danse *ikoku* des Punu (Congo-Brazzaville) », tel est l'intitulé choisi par **Carine Plancke** (27/11/2009, discutantes Michèle Fiéroux et Gaëlle Lacaze). Celle-ci s'appuie sur un DVD qu'elle a enregistré sur le terrain. Carine a observé – et étudié dans son contexte culturel – une danse de réjouissance où le vin de palme coule à flots ; elle y a même participé. Une rangée de femmes y fait face à une rangée d'hommes. Des invitations réciproques de danseurs et danseuses ainsi disposés donnent lieu, entre les rangs, à la succession d'une *phase masculine d'animation* (qui se fait alors plus élaborée) et d'une *phase féminine de rotation de bassin en couple*. Les hommes qui effectuent beaucoup de rotations du bassin sont dits « danser comme des femmes », à *l'admiration de tous* (des ceintures propres à chaque sexe séparent le haut et le bas du corps ; quelques hommes portent des pagnes féminins). L'*ikoku* est en rapports symboliques ou métaphoriques tant avec *la conception du corps*, la *sexualité* et la *reproduction* au sens global, qu'avec le monde des « génies de l'eau » et *l'univers maternel*. En fait, *cette danse dynamise bien la distinction corporelle des deux genres, mais sans que l'un domine l'autre* ; la sexualité est clairement exprimée par sa gestuelle (entre autres, les gestes d'hommes évoquant l'éjaculation) mais aussi par quelques locutions où l'idée de chaleur, de brûlure, évoque à la fois la « bonne danse » et les relations sexuelles. L'*ikoku* (ses mouvements surtout) s'avère en outre relié à la pêche et, par là, aux génies plutôt androgynes – *mais que les chants traitent en « mères » – qui résident dans le marigot*. Il y a équivalence entre ce dernier et la matrice d'où viennent les enfants (eau douce/liquide amniotique). En somme, la danse *ikoku* met en scène du « maternel » englobant la reproduction des corps sexués et la rencontre sexuelle.

### Questions et discussions ont suivi le film puis l'exposé. Voici les principales.

– Des hommes peuvent se mouvoir comme des femmes ; certaines femmes pratiquent-elles des gestuelles masculines ? Y a-t-il des partenaires de danse « interdits » ? À l'acmé des danses de possession, *un contact avec le monde invisible* survient, la consommation de boissons fermentées aidant. Est-ce le cas ici avec le vin de palme ? Une part d'*inattendu*, de contingent marque-t-elle chaque performance d'*ikoku* ?

– Est-ce que les partenaires de danse privilégié(e)s sont les fiancé(e)s ? Danse-t-on pour quelque « génie de l'eau » tutélaire ? Les métaphores verbales et les gestes de la danse incitent à l'amour, ce qui joue sur la singularité, pour séduire un interlocuteur « réel » ou *surnaturel* ; cela fait penser aux procédés du chamanisme mongol ou sibérien...

– Certains hommes portent des pagnes féminins ; l'inverse existe-t-il pour des femmes ?

– La ceinture paraît employée comme frontière dans la topographie corporelle ; quelle est donc la partie du corps vraiment impliquée dans la danse ? S'il s'agissait d'une danse « en miroir », ne faudrait-il pas invoquer, plutôt que le liquide amniotique, quelque chose comme l'éjaculation féminine ?

– « Frontière corporelle » dans la danse : il y a des analogies avec le *baile jondo* du flamenco gitano-andalou ou le vrai tango argentin ; là, ni le torse ni le bassin ne doivent bouger. Pourtant, la dimension érotique y est flagrante. Quant au « maternel englobant » évoqué, on devrait se demander s'il s'inscrit ou non dans la fameuse « hiérarchie englobante » façon Louis Dumont : *le plus bas dans la hiérarchie y est dominant dans un domaine englobé par le champ de domination du plus élevé hiérarchiquement* – par exemple, pensons aux rapports traditionnels entre l'homme (dominant dans la société globale) et la femme (dominante au foyer mais globalement dominée)...

### Réponses et remarques de Carine :

L'*ikoku* n'a rien d'une danse de possession. Oui, il y a toujours de l'« inattendu » dans une session d'*ikoku* : chaque fois, quelque chose d'unique se joue (entre autres exemples, on refait ce que le participant précédent a dansé, puis on improvise du nouveau). Il n'y a pas de partenaires de danse privilégié(e)s (bien que certains hommes soient assez « crampons » !). Aucune femme ne porte de pagne noué par devant, comme ceux des hommes. L'*ikoku*, à la différence d'autres danses locales, n'est jamais consacré à un génie tutélaire ; mais, aujourd'hui, il arrive qu'on le danse en l'honneur d'un chef-député, pendant une campagne électorale ! Alors qu'autrefois, l'occasion était une bonne récolte, durant la pleine lune... Pour un éventuel rapprochement avec l'idée de « hiérarchie englobante » selon Dumont, c'est à voir.

\*

En second lieu, regroupons maintenant trois exposés sous l'angle des relations qu'entretiennent, dans certaines sociétés, le sentiment du corps ou ses états avec, d'abord, la culture matérielle (objets, production techniques en particulier) et (ou) avec des entités de l'environnement qui, pour nous, relèveraient de la « nature » – c'est le cas des deux autres. De la sorte, dans ce cadre, s'inscrivent les interventions de Lidia Calderoli, puis de Jean-Pierre Goulard et de Vincent Leblan.

**Lidia Calderoli** a présenté l'exposé « Émotions, outils et corps. L'intervention du forgeron pour conjurer le suicide chez les Moose du Burkina Faso » (12/02/2010, discutant Jean-Luc Jamard). Il s'agit d'un pan de sa réflexion sur les fonctions rituelles des techniques moose (ou mossi). Le forgeron du cru, fabricant d'instruments agricoles, relève d'une catégorie particulière. *Mais l'essentiel est qu'il soigne les gens qui pâtissent de troubles (physiques ou non) à l'aide d'artefacts de la forge*. Sa masse lui sert pour des rituels prévenant le suicide et à soigner les effets de la foudre – son aptitude thérapeutique générale tient à la faculté singulière qu'ont ses propres outils de façonner d'autres outils, explique-t-il

lui-même. *Cela n'est pas étranger aux correspondances sémantiques entre les organes respectifs de la forge et du corps humain... Homologies auxquelles s'ajoute celle entre le corps et la matière d'œuvre du forgeage, le fer, d'autant plus significative que le travail de ce métal s'assimile à la maîtrise des émotions.* Deuil et suicide sont exemplaires sur ces chapitres. Quelqu'un vient de perdre un(e) proche, d'où son désespoir ; sollicité, le forgeron dépose sa masse devant l'intéressé(e) et menace : si la personne s'ôte la vie, nul instrument de fer ne sera utilisable pour lui creuser une tombe (d'où un festin de charognards en vue). Pareille intimidation est en général efficace. *Les états d'âme* – dont ceux qui motivent le suicide – sont, par la langue, *liés au cœur anatomique et à ses dispositions (amer, froid, chaud, brûlant...), elles-mêmes rapprochée, métaphoriquement, des tâches du forgeron/thérapeute*, maître « chauffeur » et « refroidisseur » de fer – et de cœur. L'eau de trempe donne force aux jeunes, santé aux vieux, mais les femmes en sont privées (sinon, elles deviendraient trop hardies !). Nos distinctions entre rite et technique s'estompent ici.

### **Propos et questionnements formulés après l'exposé de Lidia :**

– En effet, sur le registre « émique », celui des conceptions vernaculaires, nos démarcations à nous entre « faits techniques, faits rituels et autres » (ou « le travail, et le reste »), ne sont pas toujours tracées, ou bien, quand elles existent, varient suivant les cultures et les époques. Le travail de la forge comporte un peu partout une dimension magico-rituelle... Les forgerons moose doivent-ils se purifier (jeûne, interdits alimentaires, abstinence sexuelle, mortifications corporelles) avant d'entamer un travail délicat ? Constituent-ils un groupe casté, comme c'est le cas ailleurs en Afrique ? Leurs outils sont-ils censés détenir une intentionnalité ? Ça et là, d'autres instruments ou appareils sont vus, aussi, comme un décalque du corps humain (certaines pirogues, des pressoirs, etc. ; et même en Occident moderne...). Enfin, là où nous entendons des métaphores, peut-être les Moose – et pas seulement eux – perçoivent-ils, littéralement, des entités de même espèce, voire des relations d'*identité*.

– Les suicides chez les Moose, est-ce ancien ? Il faudrait préciser le statut des forgerons ; par exemple, chez les Touareg, ils forment une caste inférieure parlant un langage spécial, et soignent notamment l'impuissance. Au Maghreb, la magie était pratiquée par des forgerons noirs ou juifs, et il existe souvent des analogies entre forgerons et bouchers : travaillant les uns le sang, le autres le feu, tous manipulent la vie, la vitalité des corps. (Et y a-t-il des poètes moose ?)

– Existe-t-il des forgerons moose spécialistes de la fabrication d'outils ou d'armes, d'autres de celle des bijoux en or, en argent... ? Chez les Lobi burkinabé, on trouve des forgerons « noirs » et des « rouges » ressortissant à des catégories différentes, détenant des pouvoirs distincts... Tendances suicidaires imputables au deuil : à cet égard, les attitudes de l'endeuillé sont-elle spontanées (et individuelles) ou codifiées ?

– C'est le foie qu'à une certaine époque, les Grecs anciens (entre autres) considéraient comme siège des émotions (et qu'ils privilégiaient souvent, par l'hépatoscopie, pour leurs oracles). Pas d'eau de trempe pour les femmes, sous peine de les rendre aussi hardies que les hommes : cela se rapproche des thèmes de certains mythes ou contes...

– Dans quelques contes français, un saint forgeron est capable de refaçonner des corps de femmes pour leur rendre la jeunesse. Et parmi nos pratiques traditionnelles, on note celles de forgerons qui soignaient les hernies des enfants par une sorte de martèlement. Chez les Moose, est-il des organes du corps, autres que le cœur, sujets à métaphores récurrentes ?

– Le travail de la forge implique-t-il des sacrifices d'animaux ?

– C'est aux carences de l'élan vital que se rapporte la tendance suicidaire. L'efficacité thérapeutique de ces forgerons moose est étonnante. Leur démarche rappelle un peu celle de

la psychiatrie phénoménologique (Binswanger, Blankenburg...) [il s'agit, en très bref, d'une description « compréhensive » des troubles mentaux qui exclut toute approche scientifique fondée sur l'explication causale]. Il faut se souvenir à ce propos de Freud sur la mélancolie et la mort, d'Otto Ranke (mais aussi de la sculptrice Louise Bourgeois...).

### **Voici les réponses et les explications de Lidia.**

J'ai essayé de différencier, à travers le vocabulaire, les techniques et les rites tels que les Moose les pensent ; *un même mot – donc un seul concept – dénote le métier et le travail rituel*. Cependant, accomplir le rituel se dit littéralement « faire la tradition » ; *je crois qu'il y a distinction dans certains contextes, mais pas dans d'autres*. Chaque catégorie a sa compétence propre et sa manière de parler du rituel. Exemple, la foudre : le devin doit extraire la « hache de foudre » là où elle est tombée, mais le feu qu'elle a provoqué est éteint par le forgeron, qui déclare « nous ne sommes pas comme ceux qui pratiquent la magie... nous, on travaille sur le réel ». Par conséquent, s'il y a une frontière rite/technique, celle-ci se révèle tracée de façons différentes suivant les groupes de spécialistes. Sur les interdits : autrefois, les métallurgistes, avant le travail au four, devaient s'abstenir de rapports sexuels – mais sans tabous alimentaires ; et le forgeron consommait une nourriture spéciale (de la farine délayée ; de plus, aujourd'hui encore, son corps est « façonné » par le forgeage, qui le rend « fort »). Métaphores, ou non ? Je crois qu'il s'agit bien souvent de métaphores ou de quelque chose d'approchant : un forgeron déclare que « *la masse de forge n'a rien de particulier, elle agit dans la pensée* ». Un animal n'est sacrifié que lorsqu'on bâtit une nouvelle forge (on édifie alors un petit autel). Quant à l'ancienneté des attitudes suicidaires, en 1907, un officier français remarquait que chez les Moose, c'était une façon traditionnelle de réagir dans certaines situations. Autre chose : je n'ai jamais entendu parler de poètes moose ; mais les forgerons connaissent le langage secret des soufflets de forge. Et enfin, si le cœur est le siège des émotions passagères, le ventre est celui des caractères individuels divers et permanents.

**Jean-Pierre Goulard**, dans « Un corps pour les affects » (04/06/2010, discutant Dimitri Karadimas), a exposé une partie de ses recherches sur les Tikuna (autonyme *du-ũgt*), Indiens d'Amazonie établis dans les régions où se touchent le Brésil, la Colombie et le Pérou. Leur récit d'origine évoque une ontologie unitaire de tous les êtres : même état sous la même apparence corporelle. Ensuite, apparut la distinction entre « existants » véritables (les humains, « vrais *du-ũgt* ») et existants non humains, *lesquels ont perdu leur enveloppe anthropomorphe*. Désormais, les humains doivent leurs composantes à *trois principes* (« corps des affects ») en interaction au sein du « corps-cosmos » : *l'énergétique*, agent de la croissance et tributaire de l'alimentation ; *le corporel*, fondé sur des *analogies somatiques avec des données environnementales, à travers le code du sensible (goûts, odeurs, couleurs...)* ; enfin, *le vital*, acquis par degrés au cours de rituels successifs (pas d'initiation masculine, mais l'adolescente nouvellement réglée est d'abord enfermée dans une case *ad hoc*, à l'intérieur de la maison commune, puis portée près de la rivière sans qu'elle doive toucher le sol). Les Tikuna entendent la *croissance* dans les termes du végétal : *l'homme est le pollinisateur qui apporte sa graine à la fleur-femme*. Par ailleurs, *tous leurs espaces apparaissent « corporifiés » et, notamment, tant la selva que la grande maison : l'entrée de celle-ci est sa vulve, le sommet de la toiture sa couronne, ses piliers sont ses jambes, le jardin a une tête, des bras, des hanches ; et la forêt a des jambes des bras, des seins...* [La place me manque, et c'est bien dommage, pour une synthèse de la longue et fort intéressante partie finale de l'intervention de Jean-Pierre, sur les Blancs et leurs agissements vus par les Tikuna, depuis la colonisation jusqu'à nos jours.]

### Questions et remarques concernant l'exposé de Jean-Pierre.

– Qu'en est-il du terme d'« affect »?... La « corporification » n'est sans doute pas exclusivement amazonienne : il est possible qu'on la trouve aussi dans le Chaco, dans les Andes et en Méso-Amérique. L'absence de rites d'initiation masculine – créateurs de guerriers prédateurs d'humains, comme dans le Nord-Ouest de l'Amazonie – pourrait rendre compte des interactions des Tikuna et des Blancs. Une comparaison avec des groupes voisins qui, eux, pratiquent l'initiation masculine, serait éclairante. *La différence notable entre le corps du Blanc et celui de l'Indien, c'est que le premier est en rapport asymétrique avec les autres « existants », le second en rapport de symétrie.* Jadis, c'étaient les *capitanes* (*capitães* au Brésil), dirigeants communautaires traditionnels, qui dénonçaient l'exploitation des indigènes par les *patrones* blancs ; aujourd'hui, c'est ce que font de jeunes leaders locaux passés par les écoles, les internats, etc. Ces derniers ont le rôle d'intermédiaires. Plus qu'une relation Indiens/Blancs, il y a relation à trois termes : Indiens//*capitanes* (puis jeunes leaders)//Blancs. Il faudrait approfondir toutes ces questions sous l'angle politique.

– Passionnant, tout cela !... Même s'il y a une spécificité amazonienne sur ce point, la notion de prédation d'autrui est présente en Océanie et en Afrique (ne serait-ce que sous la forme d'une « captation » par la photo)... L'idée d'opposition chaud/froid, avec ses tenants et aboutissants, n'a pas été mentionnée. Pourtant, la jeune fille cloîtrée pendant ses premières règles dans une case au sein de la grande maison, ne peut toucher le sol lorsqu'on la porte vers le fleuve : la maison est chaude, la case est froide... et le sol ? De même, si le mariage dans sa propre moitié dénature le sperme de l'homme, n'est-ce pas en raison d'un excès de chaleur provenant d'une accumulation d'identiques ?

– Pour les Tikuna, il y a des « vrais humains », des « non-humains » (qui ont perdu leur apparence humaine) ; mais conçoivent-ils des « inhumains » par essence – les machines, peut-être ?

### Voici ce qu'a répondu Jean-Pierre aux questions posées et aux commentaires formulés.

La présomption d'une relation à trois termes en équilibre (Indiens//*capitanes*, jeunes leaders//*patrones* blancs), où les jeunes leaders éduqués seraient des médiateurs, n'apparaît pas vraiment convaincante. En effet, ceux-ci penchent du côté de leurs congénères indigènes. Par ailleurs, certes, des groupes voisins des Tikuna, à la différence de ces derniers, célèbrent des rites d'initiation masculine ; mais il faut tenir compte des *processus historiques* qui peuvent expliquer certaines de leurs singularités vis-à-vis, justement, de leurs voisins. Ainsi, les proto-Tikuna occupaient sans doute les rives de l'Amazone – puis, à l'arrivée des Tupi, ils se sont déplacés vers l'interfluve. D'où à la fois une preuve de leur migration et un exemple *a contrario* d'une raison de quelques spécificités tikuna dans le milieu actuel : leurs fameux costumes-masques, bien particuliers au regard de groupes avoisinants, furent empruntés à des populations diverses et lointaines. À propos du couple d'opposés « chaud/froid », la jeune fille nouvellement menstruée n'est plus du monde des mortels dans la case de réclusion : on la confine dans cette loge froide (à l'égal de la forêt et de son sol), par opposition à la multitude, chaude comme la maison collective. Quant à l'« inhumain », les « machines » apportées par les Blancs ne semblent pas en relever ; chaque goutte de sang du père originel des jumeaux mythiques a donné vie à un Blanc, en même temps qu'à des machines...

**Vincent Leblan** a évoqué un aspect de ses recherches anthropologiques et éthologiques dans « Les génies, ou l'opacité des relations entre les hommes et les animaux en Basse Côte et aux îles Tristao – Guinée/Guinée-Bissau » (29/01/2010, discutants Jean-Luc Jamard et Noëlie Vialles). Là-bas, les « réserves » sont comme des laboratoires en vraie grandeur pour



les éthologistes... Mais pour qui veut rendre compte des représentations et pratiques traditionnelles propres aux Africains, les guillemets s'imposent autour du terme « nature ». L'examen des rapports « chasseurs/génies interposés/proie » s'avère éloquent. Effectuée dans une zone très multiculturelle [cf. titre], où sont établis des cultivateurs de riz (surtout), l'enquête révèle que, malgré la diversité des langues, *pular* (peul), *landouma*, *soussou*, nulle notion sémantique ne renvoie les animaux non domestiqués à un monde purement « naturel ». *La chasse fait fonction d'analyseur de l'univers des génies et des distinctions hommes/animaux, en corporéité comme en intériorité*. Les chasseurs sont les plus à même de connaître les génies et de communiquer avec eux. Il faut ménager ces génies, possesseurs de la terre (les humains en ont l'usufruit). *Ils assurent aussi la protection des bêtes* – d'où l'exigence, pour chasser, de ruiner par magie cet obstacle. Et l'on dit qu'Allah, après avoir créé le monde, l'a d'abord peuplé d'hommes et de végétaux, *les animaux, par la suite, étant des humains somatiquement métamorphosés en raison de leurs transgressions d'interdits* (ainsi s'explique, notamment, l'origine des chimpanzés et leur parenté avec l'homme). Il y a plus : interrogé en ce sens, un griot souligne l'aptitude actuelle de certains chasseurs à cette transformation volontaire quand il leur faut échapper au danger. Enfin, les animaux sont parfois des « porte-parole » des rapports sociaux.

### **Ci-dessous figure l'essentiel des questions et de la discussion sur l'exposé de Vincent.**

- Dans le désordre : les conceptions locales à l'égard des entités constitutives du monde semblent à la fois proches et un peu dissemblables de l'« animisme » façon Philippe Descola... Quelles sont les spécificités (s'il y en a) des taxinomies indigènes ? Les animaux ont-ils une ou des « âmes » ? Comment les génies se conduisent-ils, comment sont-ils « faits » et où résident-ils ? Les animaux, ou certains d'entre eux, disons les chimpanzés, sont-ils censés disposer d'une « *théorie de l'esprit* » au sens de Premack, Baron-Cohen ou Dennett – d'une capacité à attribuer aux autres (par exemple aux chasseurs) des *états d'esprit* pour comprendre leur comportement ? Si on les considère comme des *êtres pensants*, est-ce seulement sur le registre de *fables* explicitement contées en tant que telles ?
- Les données ethnologiques rapportées sont très précises ; elles nourrissent des problématiques extrêmement riches et diverses. Vers quelles *perspectives de recherche* ouvrent-elles à présent ?
- Il s'agit de populations largement islamisées : aussi les animaux devraient-ils avoir une âme, puisque selon l'islam, c'est le cas... Et puis le porc-épic est-il consommable, bien que « porc » ? Y a-t-il des génies musulmans, et d'autres antérieurs à l'islam ? Au Maghreb, des « saints » protègent les hommes et leurs animaux domestiques. Qu'en est-il ici ?
- Vincent nous dit qu'on apprend des choses sur les génies par les chasseurs puissants, qui entretiennent des relations privilégiées avec eux. Quant aux rapports humains/génies : dans les sociétés ici évoquées, les uns et les autres ne cohabitent pas sur les mêmes zones ; au Burkina Faso, les génies peuvent circuler sur des sentiers traversant des espaces habités, mais que les hommes ne doivent pas emprunter. Dans d'autres régions d'Afrique, si l'on tue certains animaux, *c'est du meurtre !* Chez les Lobi burkinabé, les chasseurs de gros gibier élèvent des autels pour contrôler la sexualité de leurs proies. Dans le sud-ouest du Burkina Faso, l'hyène est considérée comme l'icône de la sorcellerie – on la brûle !
- Tout cela éveille quelques échos en Amazonie colombienne... Les parcs « naturel » sont définis par les États ; de ce fait, on a interdit de passer en certains lieux aux Indiens Mirañas. Ceux-ci en déduisirent logiquement que les « maîtres des animaux » [en bref, des sortes de « génies » à ménager pour approcher leurs protégés] s'étaient alliés aux directeurs des parcs pour préserver le gibier. Question : les animaux concernés sont-ils *conçus comme des*

*collectifs – représentants quelconques d'une espèce – ou en tant qu'individus ? (Là, on chasse tel ou tel jaguar ; dans le cas africain, chasse-t-on « Toto chez les cerfs » ou « du cerf » ?)*

– À propos de Dieu le Créateur, j'ai entendu « Allah ». Le dieu des hommes est-il le même que celui des animaux ?

– Les Batoro de l'Ouganda disent de « leurs » chimpanzés à peu près les mêmes choses que ces populations étudiées en Guinée. Mais ils parlent aussi d'emprunts réciproques de savoirs entre humains et chimpanzés. Vincent a-t-il entendu des propos semblables sur son terrain ?

### **Réponses et éclaircissements donnés par Vincent.**

C'est sur le dualisme nature/culture que reposent la création et le maintien des réserves « naturelles », des parcs nationaux (apparus en Afrique dès les années 1930), conception occidentale « naturaliste » bien sûr inconciliable avec celle évoquée ici, qui a quelque chose d'« animiste » – *jusqu'à quel point : à voir...* Sur les taxinomies, il existe en soussou (langue véhiculaire de la région) ces catégories : règne « animal », dont quadrupèdes de brousse ou d'élevage (*exit* poissons, crabes... ; mais les végétaux y sont-ils englobés ?) ; un terme spécial désigne tous les animaux non domestiques, « choses de la brousse »... *Les hommes pensent, pas les bêtes, sauf justement dans des fables*, des « Histoires comme ça » à la Kipling expliquant l'origine de leurs attributs et racontées par les griots. Les génies relèvent de plusieurs types, ils ont parfois une apparence presque humaine et habitent les airs, la forêt, les cascades... *Le chimpanzé a des pouvoirs sorciers, il est craint, protégé par un génie propre, il élabore des ruses* – mais a-t-il une « théorie de l'esprit », ça c'est l'affaire des primatologues !... Justement, il me reste maintenant à *étudier les savoirs vernaculaires concernant l'éthologie et, en particulier, la façon dont les habitants de ces régions perçoivent les primates non humains* (Échanges de « savoirs » hommes/chimpanzés : les singes « imitent ».) L'âme des animaux existe pour l'islam, mais sur place (où il n'y pas de « saints »), la chasse est rattachée à des croyances préislamiques, même si certains génies sont musulmans et d'autres non. Seuls les chasseurs très expérimentés s'attaquent au gros gibier (buffles, éléphants...). Là aussi, quand l'hyène est tuée, on doit la brûler : son « esprit » est mauvais. On chasse ici des *membres d'une espèce* et non « Kiki l'antilope ». Humains et animaux partagent le même dieu, Allah. La protection des grands singes par l'UNESCO s'articule à nombre d'enjeux sociopolitiques, comme les effets de la conduite de la junte au pouvoir après les massacres de Conakry (septembre 2009)...

\*

Pour finir, se côtoient deux exposés *concernant, eux aussi, la question du corps*, mais qui cette fois ne partagent qu'un critère relatif, la nature de leurs sources : l'un et l'autre *se sont fondés exclusivement sur des documents écrits*, cela n'étant nullement en rapport avec l'intérêt qu'ils présentent. Pour Alexandre Surrallés, il s'agit d'analyser une série historique d'anciens dictionnaires bilingues hispano-amérindiens ; Dimitri Lorrain, quant à lui, entend éclairer d'une façon particulière « *La Tragédie d'Hamlet, prince du Danemark* », de William Shakespeare.

**Alexandre Surrallés**, dans « Anthropos à l'origine de l'anthropologie » (07/05/2010, discutants Jean-Luc Jamard et Jean-Pierre Goulard), a fait le point sur ses travaux actuels. Pour thématiser les malentendus issus d'une confrontation du vieux castillan ou du latin avec les langues amérindiennes, il s'est penché sur les travaux lexicographiques des missionnaires

ou chroniqueurs espagnols en Amérique, du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècles. Ces embarras tenaient aux dissemblances sémantiques tranchées entre des cultures distantes. Certains des résultats obtenus par Alexandre s'adosent à l'histoire des tentatives pour traduire les notions capitales d'« âme » et de « corps » dans les idiomes du Nouveau Monde. Voici cinq siècles, Cieza de León, perplexe, découvre que *pour les Incas*, « l'âme n'existe pas ». En quetchua, la notion *se confond* avec celle de « cœur » (*songo*), lequel, matériel (c'est l'âme et non son siège), *quitterait le corps quand on meurt* : paradoxe ? D'après le dictionnaire de D. de Santo Tomás (1560), le quetchua *sonco* dénote à la fois « âme », « cœur », *y compris d'un arbre, et « entrailles », y compris animales...* Mais en 1586 puis en 1610 et 1612, *des dictionnaires rédigés par des Jésuites distinguent le terme « anima » dans le parler indigène*, un signifiant qui en était absent jusque-là. D'où vient que l'association âme/cœur disparaisse entre 1560 et 1612 ? Pourquoi tourmente-elle plus tard les missionnaires ? D. de Santo Tomás et le Troisième Concile de Lima (1582-83) professent l'universalité de la condition humaine : les Indiens ne peuvent que penser comme « nous ». Ensuite, un message plus universel-abstrait est recherché (l'*anima* doit donc remplacer le *songo*). Nous voici à l'une des sources de la réflexion anthropologique et de sa recherche d'universaux : *le distingo corps/âme conduit, par sa logique propre, à l'opposition principielle nature/culture.*

**L'exposé d'Alexandre a suscité de nombreuses questions et remarques, ainsi que des débats à poursuivre :**

– Le questionnement sous-jacent à ces travaux est fondamental (pas seulement pour l'anthropologie) et la méthode employée, aussi pertinente dans son principe que rigoureuse dans l'application. Les faits recensés au début rappellent d'autres « projections » ethnocentriques de l'Ancien Monde sur le Nouveau, aux retombées certes bien moindres (zoologiques, par exemple : les jaguars furent des « tigres », les pumas des « lions », les lamas des « moutons », etc.). *Il a existé en Occident aussi des conceptions plus ou moins matérialistes de l'« âme »* : sans remonter à Épicure ou Lucrèce, pensons à McDougall, un médecin qui, au début du XX<sup>e</sup> siècle, a voulu peser l'âme humaine – poids : 21 g., d'après ses expériences « scientifiques » ! (*Les peseurs d'âme*, roman d'André Maurois, et *21 grammes*, film mexicain, s'en sont inspirés.) Obstacles à la traduction de certains concepts abstraits : il y en a même pour des langues et cultures fort proches ; voir un gros volume dirigé par Barbara Cassin, « Dictionnaire des intraduisibles » (*Vocabulaire européen des philosophies*). Cela montre à quel point les problèmes qu'aborde Alexandre s'inscrivent dans une très ample réflexion anthropologique. L'hylémorphisme aristotélicien n'est-il pas en homologie directe ou inversée avec la pensée soit de certains missionnaires-chroniqueurs, soit des Amérindiens eux-mêmes ? Et quelle fut la première langue indienne traduite dans une langue européenne ?

– Il serait intéressant de reprendre le même travail, *mais à l'envers, en partant des systèmes de pensée propres aux Amérindiens* – non de ceux des chroniqueurs et religieux européens. L'examen des récits d'anciens voyageurs serait à cet égard une source de données très payante...

– Partir des systèmes de pensée des Indiens d'il y a cinq siècles ? Comment ? Par des enquêtes « de terrain », comme on en ferait, disons sur la Grèce... antique ! Et encore, les Grecs classiques ou byzantins ont laissé nombre *d'écrits* mythologiques, philosophiques, religieux, etc., au contraire des Aztèques ou des Incas *d'avant la conquête*, non ?

– Passionnant... Ce travail rappelle la discussion d'un vieux Kanak avec Maurice Leenhardt (voir son livre *Do Kamo*), ethnologue-missionnaire aussi mais protestant, lui. Avant de quitter son terrain, il demande à peu près : « Finalement, c'est la notion d'esprit que je vous ai apportée ? » Et le Kanak : « Pas du tout, nous avons déjà l'esprit. Nous agissions selon l'esprit. *Ce que tu nous as apporté, c'est le corps.* » (Problème, là encore, de compréhension,

de traduction peut-être, entre cultures « éloignées »...) Les Jésuites et leur prédication en Chine, par exemple, sont assez différents de leurs équivalents dominicains...

– La démarche est très riche. Il y avait une multiplicité des idéologies européennes face à, sur ce plan, la relative unicité, semble-t-il, du système de pensée indien. L'époque considérée, XVI<sup>e</sup>/XVII<sup>e</sup> siècles, est une période-charnière ; après le Concile de Trente, s'est produite une grande diffusion des manuels de catéchisme. Là-dessus, il faudrait grossir le champ. Le recours à la Bible a soutenu l'unité du genre humain, établie par la filiation envers Adam et Ève ; mais d'ordinaire, ce fut la référence aux trois fils de Noé qui définit divers groupes d'hommes, les descendants de Sem (Sémites), de Japet (Européens) et de Cham (Africains).

– D'après ton livre *Au cœur du sens*, sur les Indiens Candoshi de Haute-Amazonie, pour ceux-ci, le cœur est un organe qui permet de percevoir un aspect des choses composant le monde. D'où la question : y aurait-il confusion entre l'organe de perception et la chose perçue et, de ce fait, ne devrait-on pas substituer, à l'opposition corps/âme, la dichotomie perçu/perception ?

– L'anthropologie (et l'histoire) devrait bénéficier de la dimension épistémologique de la démarche exposée.

### **Voici, en gros, comment Alexandre a répondu à ces remarques et ces interrogations.**

La première langue amérindienne transcrite en caractères latins (et traduite en castillan) fut le quetchua... Les missionnaires en Amérique étaient *nourris par la conception thomiste du rapport corps/âme, qu'inspirait, en effet, l'hylémorphisme d'Aristote* (tout être du cosmos est un composé indissociable de matière et de forme ; le corps est formé par l'âme qui l'informe). Mais pour Thomas d'Aquin, c'est l'âme qui contient le corps et non l'inverse – l'âme étant « supérieure » au corps. *En revanche, les Amérindiens conçoivent le cœur comme l'âme même et, éventuellement, les voient confondus, d'où les problèmes sur lesquels les missionnaires ont buté...* J'ai essayé d'opposer les Franciscains, d'une part, et d'autre part les Jésuites et les Dominicains qui présentent certains points communs. À propos d'épistémologie, ce travail amène à réfléchir aux conditions *de production scientifique tant des missionnaires en cause ici que des anthropologues d'aujourd'hui*. Et justement, quant à la question du cœur comme organe de perception, que j'ai étudiée sur le terrain chez les Candoshi de Haute-Amazonie (*cf. Au cœur du sens*), les travaux qui viennent d'être évoqués m'aident à revoir autrement ces données ethnographiques. *En outre, une nouvelle phase de la démarche combinera tout cela avec l'analyse de faits comparables et propres, notamment, à diverses régions de l'Amérique indienne.*

**\*Dimitri Lorrain a voulu rédiger lui-même le résumé ci-dessous, qu'il souhaitait voir figurer tel quel dans ma synthèse.**

**Dimitri Lorrain** : « Corps, intériorité et mélancolie dans *Hamlet* » (18/12/2009, discutants Matthew Carey et Margarita Xanthakou). Dimitri a mené une réflexion sur ce lien entre mélancolie, corps et intériorité dans *Hamlet* de Shakespeare. Son étude relevant d'une histoire de la culture nourrie d'anthropologie a montré que la représentation du corps dans la pièce de Shakespeare permet de mieux comprendre les ressorts de la mélancolie d'Hamlet. Si le prince du Danemark est mélancolique, c'est dans son corps poétiquement et culturellement construit comme un corps de substances, d'affects et de phantasmes, producteur de métaphores, dans son corps « habité » par une « intériorité ». Cette construction poétique et culturelle du corps comme mélancolique est typiquement shakespearienne et relève d'un « analogisme » (Philippe Descola) spécifique à la Renaissance. Cette étude a permis d'éclairer

sous un nouveau jour certains éléments importants de la pièce. Le destin d'Hamlet est apparu comme lié à une pensée mélancolique à la fois poétique et tragique, émerveillée et émerveillante, et comme lié à une éthique du corps et de l'intériorité. Historiquement, la collectivité fictive représentée dans la pièce reflète la société et la culture de l'Angleterre de la fin de l'époque renaissante ou du seuil de l'époque moderne, et la manière dont celle-ci construit le corps et l'intériorité. La pensée mélancolique figurée par Shakespeare, et le destin qui lui est lié, construisent une pratique et une éthique du corps et de l'intériorité s'opposant à cet environnement culturel donné, et représentant un nouveau possible culturel, poétique et éthique, par-delà la mort tragique du Prince du Danemark.

***\*Les questions et la discussion ont porté sur des propos tenus par Dimitri Lorrain pendant l'exposé – témoignant d'une appréciable érudition – mais qui ne figurent pas dans son propre résumé ; il m'est donc impossible d'en faire ici la synthèse.***

\* \* \*

Pour finir, imaginons un tableau virtuel croisant les thèmes du cadre argumentaire initial et les noms des intervenants. On y verrait que le thème des *distinctions de sexe et de genre* a été traité de façon centrale ou secondaire par C. Fortier, C. Plancke, T. Yacine ; *la variation des modalités de la « fabrique des corps »* : L. Calderoli, C. Fortier, C. Plancke, T. Yacine ; *les rapports des groupes humains avec « leurs » natures (animaux compris)* : J.-P. Goulard, V. Leblan, C. Plancke ; *métamorphoses imaginaires du corps* : V. Leblan ; *la notion de corps « physique » est-elle toujours distinctive (séparable de « l'âme »)* : J.-P. Goulard, A. Surrallés, T. Yacine ; *les dispositions de sentiments extrêmes (parfois traduites en lyrisme) et leurs liens avec les sexualités* : L. Calderoli, D. Lorrain, T. Yacine...

Il va de soi que plusieurs exposés ont outrepassé quelque peu les limites de cet ensemble thématique, en fonction des logiques de réflexion personnelle propres à celles et ceux qui les présentaient.

Margarita Xanthakou, le 14 septembre 2010